

racontées!... Je souriais de l'air de conviction avec lequel on me débitait un monde de folies.

« — Monsieur! me dit un voyageur qui se trouvait près de moi, il est des vérités qui sont souvent aussi extravagantes que des contes. Avez-vous vu le phare d'*Eddystone*?

— Auprès de Plymouth? non, Monsieur.

— Eh bien! voici un fait authentique. Il est consigné comme *positif*, dans le grand in-folio de l'ingénieur civil *John Smeaton*, publié à Londres en 1791; et il n'y a pas de chronique plus invraisemblable au monde. Vous savez que le phare d'*Eddystone* est sur un rocher, au milieu de la mer: un jour le feu prit à ce haut monument. Un marin, désespéré, étant au pied du phare, et voyant qu'il n'y avait plus de moyens humains capables d'arrêter l'incendie, lève la tête vers le ciel, et s'écrie: « *Mon Dieu!... O mon Dieu!..* » En ce moment du plomb fondu tombe dans sa bouche, et, descendant le long de sa gorge, l'empêche de continuer ses exclamations. Convenez aussi qu'il y avait là de quoi couper la parole à jamais! Pas du tout. Cet homme avait avalé la chose avec résignation; et, bien que sans doute il n'eût pas trouvé un goût délectable à ce singulier

liquide, il ne l'avait pas revomi. Son estomac se sentait un peu chargé, il est vrai; mais cela lui donnait peut-être de *l'aplomb*; et le fait est, qu'excepté lui, nul ne digérait cette histoire.

« — Quoi! c'est lui qui la racontait?...

« — Lui-même; et *John Smeaton* l'a écrit dans son scientifique ouvrage de manière à ne pas permettre d'en douter. Néanmoins, le marin, muni de son métal fondu, se désespérait des moqueries dont on accueillait son récit; le seul moyen de prouver la vérité eût été de se faire ouvrir; il fallait donc mourir pour convaincre, et il ne voulait point s'y résoudre. Ce ne fut que longtemps après qu'il trépassa: On se mit, en hâte, à le disséquer; et, en effet, on trouva son estomac bien et duement plombé, comme s'il se fût agi d'une dent. On pesa l'extrait de lave brûlante qui s'était installée chez lui; et le chiffre exact fut *sept onces*. »

Cette histoire pouvait, certes, marcher de pair avec une infinité de fables.

---

Une volée de corbeaux voltigeaient sous les ruines de *Melrose*. Je m'assis, le long de ses ogi-

ves délabrées, sur un reste de pierre ou Walter Scott était venu souvent méditer, et qu'on montre à tous les voyageurs. Mon œil contemplait tristement les arches gothiques où retentit le canon de Cromwell : car le grand destructeur des édifices religieux avait traité *Melrose* comme *Haddington* : Les trous de ses boulets constatent encore ses triomphes. La superbe basilique aurait néanmoins survécu aux dévastations du *Protecteur* : mais à *Olivier Cromwell* succéda *John Knox* ; les décombres s'amoncelèrent ; et ce fut fait de l'abbaye.

L'église est peuplée de tombeaux : Walter Scott y a ses aïeux (1), et le roi Alexandre II y repose. Cette abbaye fut fondée par David I<sup>er</sup>, en 1156, et dédiée à la Vierge. Les statues de Marie, du Christ et des apôtres, y sont assez bien conservées. Les croisées de l'église, demeurées debout çà et là, offrent encore leurs admirables sculptures et leurs pierres dentelées. On me montra la place où le cœur de *Robert Bruce* fut enterré dans un vase d'argent. Hélas ! après tant de ré-

(1) Une partie des domaines de cette abbaye appartenait jadis à un Walter-Scott, comte de Buccleuch, ancêtre de l'illustre écrivain.

volutions et de renversements, je ne sais si le cœur y est encore, mais je parierais que *le vase* n'y est plus.

Passons à l'abbaye de Dryburgh, à quatre milles de Melrose. Autres magnifiques débris : Que d'illustrations sous ces murs ! Je courus à la plus récente, elle était pour moi la première... *Le tombeau de sir Walter Scott* (1). Il est à l'endroit le plus mélancolique et le plus touchant de ces belles ruines. La nature y semble avoir étalé à dessein ses plus pittoresques décors. Des pampres de verdure s'y enlacent aux pierres funèbres. Le long des murailles gothiques, on se croirait sous des bocages ; tout devait être poésie... là où repose le poète.

(1) Walter-Scott y fut enterré, le 26 septembre 1832, parmi ses ancêtres, *the Haliburtons of newmains*, anciens propriétaires du lieu. L'abbaye fut fondée en 1150, sous le règne de David I<sup>er</sup>, par Hugh de Moreville, lord de Lauderdale. Édouard II, revenant vaincu de son invasion en Écosse, en 1322, la réduisit en cendres. Robert I<sup>er</sup> la releva. Et, en 1544, elle fut de nouveau ravagée par les Anglais, commandés par sir Georges Bowes et sir Brian Latoun. A peu de distance de Dryburgh est un temple dédié aux muses, où est le buste de Thompson (l'auteur des *Saisons*). Plus loin, sur un rocher dominant le Tweed, est la statue colossale du héros de l'Écosse : *Wallace*.

À trois milles de *Melrose*, était le fameux *Abbotsford*. Que j'eusse été heureux d'y rencontrer le célèbre écrivain !... Hélas ! sur la rive écossaise, je ne devais trouver que sa tombe... J'ai vu, du moins, sa gloire partout : La gloire est encore la vie.

Je remarquai que, dans les villes et villages du pays, les boutiques et les échoppes se paraient du nom renommé. Je lisais, de côté et d'autre : M. \* boulanger de sir Walter Scott. M. \*\* tailleur de sir Walter Scott. M. \*\*\* cordonnier de sir Walter Scott, etc., etc. L'Écossais est reconnaissant.

*Abbotsford* est dans une jolie vallée qu'arrose le Tweed, rivière qui, du côté de Berwick et de Kelso, sépare l'Écosse de l'Angleterre. De jolies montagnes l'entourent ; le lieu est agreste et tranquille. On y arrive par une allée tournante au milieu d'un parc solitaire. *Abbotsford* a quelque chose de calme et de doux, comme les écrits de son maître. L'habitation au dehors est originale et bizarre. C'est un amas irrégulier de tourelles crénelées et de constructions gothiques dont l'ensemble a beaucoup de charme. C'est la retraite d'un poète, et l'air du génie s'y respire.

Je ne pus me défendre d'une vive émotion, en mettant le pied sur cette plage où Walter Scott avait si souvent donné un libre cours à ses inspirations. C'est là qu'avait rêvé l'auteur d'*Ivanhoé*, de la *Fiancée de Lamermoor*, du *Château de Kenilworth*, de l'*antiquaire*, de *Guy-Mannering*, des *Puritains d'Écosse*, etc. C'est de là qu'étaient parties tant de pages intéressantes que l'Europe entière devait lire et relire. Là, son cœur avait battu de reconnaissance, en recevant les preuves éclatantes de l'admiration de ses contemporains. Là, la renommée lui avait prodigué ses couronnes... Mais là aussi, la souffrance était venue empoisonner ses derniers jours. Hélas ! ne faut-il pas que les triomphes s'expient comme les crimes !.. Les privilèges du talent ne sont-ils pas souvent, et à la fois, le point de mire de l'envie et les prédestinés de la douleur ! Qui fut jamais illustre et grand, sans être, avoir été ou devoir être à plaindre ! Il est rare que l'homme distingué parmi ses semblables puisse passer, sur cette terre, sans les deux palmes du génie : la renommée et le malheur.

Des revers de fortune avaient frappé l'écrivain. De nombreux créanciers l'assaillaient.

Abbotsford, sa retraite chérie, était menacé d'attaques judiciaires. Walter Scott ne se laissa point abattre par ses infortunes. Sa plume redevenait plus active, et son talent rajeunissait. Il était tombé dans la fortune, il se relevait dans la gloire.

Oh ! si une faible partie des sommes énormes qui, depuis sa mort, ont été versées pour lui élever des monuments, lui avaient été remises de son vivant, lorsqu'il touchait à sa ruine, que de souffrances lui eussent été épargnées !..... il vivrait encore peut-être. Mais il lui fallait sa double auréole de triomphes et d'adversités : il l'a emportée dans la tombe.

Le vestibule d'Abbotsford est un salon d'armes entouré d'écussons, de trophées et de bannières : son plafond a des poutres admirablement sculptées. Sur les vitraux colorés de l'enceinte sont les armoiries de Walter Scott, entourées de toutes celles des nobles familles auxquelles il était allié, notamment de celles du duc de Buccleugh. Un des drapeaux de cette première salle est tricolore, et porte ces mots en gros caractères : « L'Empereur Napoléon au 105<sup>th</sup> régiment de ligne ! »

« — Ce drapeau a été pris à Waterloo : me dit mistriss Ormond, espèce de femme de charge acariâtre, qui servait de guide aux pèlerins d'Abbotsford.

« — Ce drapeau n'a jamais été français, répondis-je sans hésiter. »

Mistriss Ormond fronça le sourcil.

Je venais d'avoir une preuve incontestable, que le prétendu trophée, donné à Walter Scott comme historique, n'avait jamais figuré dans les rangs de l'armée impériale. L'artiste anglais qui l'avait composé y avait empreint lui-même sa fraude. Les mots *cent cinquième* en chiffres auraient dû être écrits ainsi : 105<sup>ème</sup>. Les petites lettres *ème* étaient indispensables. Pas du tout, on avait mis en place *th* : le mot cinquième en anglais s'écrit *fifth* ; et les deux dernières lettres de *fifth* étaient là pour les trois dernières de *cinquième*. On ne pouvait faire une faute plus stupide. Sir Walter Scott n'y avait sans doute pas fait attention, sans quoi il ne s'y fût pas laissé prendre.

Je m'étais penché vers le drapeau pour mieux l'examiner.

« — Il n'est pas permis ici de toucher ! me dit aigrement mistriss Ormond. »

« — Je suis incapable de prendre cette liberté : lui répondis-je avec calme. »

Nous passâmes dans la salle à manger où déjeunait Walter Scott. J'écrivais quelques mots au crayon sur mon portefeuille en regardant une galerie à ogives qui y conduisait, et qui me rappelait les chapelles de l'Abbaye de Melrose :

« — Il n'est pas permis ici de dessiner ! reprit mistriss Ormond d'un ton impératif. »

Je montrai mon petit livre au cerbère, et lui prouvai qu'il n'y avait pas apparence de dessin sur ses pages. Un charmant portrait du prince Charles Édouard avait attiré mon attention, et j'en avais pris note. Arrivé dans la grande salle à manger d'Abbotsford où étaient les portraits de Cromwell, de Charles XII et de Thompson, (l'auteur des *Saisons*) j'avais repris de nouveau mon crayon.

« — Il n'est pas permis d'écrire ici ! me dit ma revêche conductrice. »

Pour le coup, je perdus patience et lui répliquai :

« — Il ne devrait pas vous être permis de parler : vous profanez un sanctuaire. »

Et lorsque, l'instant d'après, elle me tendait la main à la porte pour réclamer son salaire, je fus tenté de m'écrier à mon tour :

« — Il n'est pas permis ici de payer. »

L'insupportable créature, indignant tous ceux qui visitaient avec moi Abbotsford et changeant le cours de leurs idées, désenchantait le lieu. J'en étais indigné, non pour moi, mais pour les mânes du grand écrivain. Pouvait-on, devait-on, penser à autre chose qu'à lui, là où tout rappelait son génie !

Le petit arsenal de Walter Scott me parut fort poétique ; il renfermait une quantité d'armes précieuses. Son portrait est dans son salon ; il est représenté assis, ayant deux beaux chiens près de lui. Là aussi est le portrait de sa femme ; elle était Française et se nommait *Charpentier*. Il en avait eu deux filles et un fils ; ce dernier est militaire, et présentement dans les Indes. Une souscription nationale a dégrevé tous les biens de sir Walter Scott ; et Abbotsford, dégagé de toute créance, sera rendu à sa famille.

Dans la bibliothèque, où est le portrait de son fils en habit militaire, je vis le buste de Shakespeare. On m'avait dit que je trouverais plusieurs de mes ouvrages parmi ses livres, mais mistress Ormond m'ayant déclaré qu'*il n'était pas permis de lire*, je ne pus m'en assurer par moi-même. Abbotsford a un superbe bureau donné par le roi Georges IV, et un magnifique vase en porcelaine offert par lord Byron (1).

Près du cabinet où sir Walter Scott travaillait, entouré de ses auteurs favoris, est un réduit solitaire où l'on montre les vêtements qu'il portait avant sa mort. « — Ainsi passent toutes les gloires de ce monde! » me dis-je en regardant douloureusement ces tristes et derniers débris. J'en avais tant vu de ce genre!

Hélas! chez soi comme chez autrui, n'est-on pas continuellement entouré de débris!... La renommée n'y a pas toujours sa place : mais la douleur y a fréquemment son poste. Que l'on regarde aux lieux où l'on a vécu, où l'on a passé, où l'on demeure, il est peu d'objets, au bout d'un certain temps, qui n'aient un

(1) Je ne dois pas oublier de mentionner le buste en marbre de Walter Scott, un véritable chef-d'œuvre en son genre.

souvenir attristant la pensée, qui n'aient une date brisant le cœur, et qui ne soient une tombe, en quelque sorte, où repose une affection.

Il est pourtant des cœurs où les regrets s'effacent... Chaque jour l'oubli, cette vague implacable et sombre, qui monte le long de nos jours, qui y monte froide et muette, engloutit peu-à-peu, dans l'abîme du temps, les souvenirs décolorés du présent. Faut-il en rendre grâce au ciel qui, par pitié pour l'espèce humaine, la rendit impuissante à rien conserver, pas plus la douleur que la joie?... Non. Cette pensée m'est cruelle. Je tiens à garder mes regrets; ils sont pour moi de saintes attaches..... qui me relient à ce que la mort a brisé; je les nourris comme ces feux sacrés des vieux âges qui s'élevaient jour et nuit vers les cieux; et, quand parfois je me sens porté à m'irriter contre la destinée, je me dis que, dans le court pèlerinage de la vie, le seul chemin qui serait le plus digne d'occuper la pensée, est celui d'au-delà de ce monde. En effet, pourquoi tenir à ce qui va échapper! pourquoi s'accrocher à ce qui n'a point de prise!... Oui : mais est-on sûr que, là-haut, on rejoindra ceux que l'on pleu-

re!... Aura-t-on su le mériter!... Deux sentiments, à forces contraires, se disputent le cœur humain : l'*orgueil* et l'*humilité*. L'un veut la révolte, et l'autre la résignation; le premier vient de l'incrédulité, et le second part de la foi. J'écoute l'un... mais je suis l'autre.

## XVI

Je partis d'Abbotsford pour le château de Minto; et j'y arrivai en peu d'heures. Lord Minto fut longtemps ministre d'Angleterre en Prusse. J'avais rencontré son fils à Copenhague en 1842; et je lui avais promis de visiter la belle propriété de sa famille quand je parcourerais l'Écosse.

« — Vous êtes homme de parole ! me dit le noble châtelain. »

Je passai deux jours dans sa terre.

Je traversai rapidement *Hawick*, où sir William Douglas (le chevalier noir de Liddisdale)